

ROMANS
ADO

FRANÇOISE GRARD

QU'EST-CE
QUE LA VIE

QUENTIN SUR LE QUAI

“Quentin,

brutalement, se raidit. Un avertissement aigu comme un coup d’ongle venait de le traverser. Il plongea entre ses jambes, ouvrit son sac ; avant même de l’avoir vérifié, il sut que la partition de Scarlatti n’y était pas. (...) Un nouvel éclair douloureux déchira sa poitrine, il jura en se balançant d’avant en arrière sur son siège. Sans partition, il était perdu, foutu, condamné comme le funambule privé de son balancier.”

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado

Éditeur : François Martin.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2008

ISBN 978-2-330-02638-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD **UNITOR**

FRANÇOISE GRARD

QUENTIN SUR LE QUAI

Pour Clément.

1

PARMI TOUTES LES CHOSES DÉTESTABLES de la vie quotidienne, il y en avait une qui, pour Quentin William, dépassait les bornes : c'était de s'essuyer après sa douche avec une serviette humide.

Ce contact spongieux et froid hérissait sa peau, le mettait hors de lui. Il maudissait alors celui ou celle qui, l'ayant précédé dans la salle de bains, s'était trompé de serviette, alors qu'il se tuait à leur répéter que...

Pour se consoler, il se promit une fois de plus que, plus tard, il habiterait sur une île déserte où, d'ailleurs, il n'aurait même pas besoin de serviette, une île où il se nourrirait de bananes et de noix de coco. Même s'il n'aimait pas la noix de coco, même s'il avait horreur de la chaleur, même si la solitude, ça allait bien cinq minutes...

Comme l'heure tournait, il le sentait à la grande clarté qui montait derrière les vitres dépolies de la salle de bains, il se dépêcha de jeter dans le bac à

linge sale la serviette et l'île déserte, puis se fit chauffer un bol de thé.

La radio, laissée allumée par son père, nasillait les nouvelles du jour. Pour Quentin, c'était là le bruit même de l'ennui. Malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à fixer son attention sur le débit de ces voix discordantes, à attacher de l'importance aux débats de l'Assemblée nationale ou à la situation dans le monde. Seule l'annonce de catastrophes savait lui faire lever le nez : un instant, il se tenait immobile, le bol au ras de ses narines, emporté dans le pays lointain où un tremblement de terre venait de broyer des centaines de malheureux sous des décombres, où des gens sans abri s'entassaient parmi les ruines, la main tendue vers des secours qui tardaient.

Alors seulement, son cœur se mettait à battre. Il fixait devant lui, à travers la fenêtre, la quiétude du jardin immobile dans la lumière du matin. Et le monde s'élargissait enfin, tandis que ses soucis à lui, ou sa simple morosité, s'estompaient.

Aujourd'hui, à la radio, rien qui pût le tirer de lui-même. Dommage. La neige tombée pendant la nuit festonnait le bord de la fenêtre, un silence englouti noyait, dans une même blancheur mate, le sol, le ciel et les collines du lointain. L'île déserte était polaire.

Quentin n'aimait pas la neige. Pas plus que la chaleur.

Et surtout, il trouvait niaises et surfaites les explosions de joie qui célébraient les premiers flocons

que novembre balançait derrière les grandes vitres des salles de classe, et il aurait volontiers envoyé un coup de poing aux filles qui se dressaient sur leurs chaises en couinant, sous l'œil attendri des professeurs. Des professeurs femmes bien sûr, puisqu'elles étaient majoritaires dans la cohorte d'adultes bizarres et contraints qui formait l'équipe chargée de leur classe.

Sauf M. Aubier. Qui l'autre jour avait cloué le bec d'Aurore Mercandier en lui disant de s'asseoir, qu'elle n'avait plus dix ans, et que la neige était un phénomène météorologique comme un autre.

“Est-ce que la pluie vous met aussi dans cet état, mademoiselle Mercandier ? Après tout, dans le Jura, la neige est tout aussi banale !”

“Mais pas la première”, avait miaulé Aurore, en arrondissant ses lèvres trop rouges.

Quentin avait grincé des dents sur le mot “première”... Sans savoir pourquoi, ce mot sonnait de façon déplaisante, presque obscène...

“Pétasse...” avait sifflé Vincent à côté de lui. Et Quentin avait souri à cet allié.

Hier... Comme il aurait préféré être à hier ! Avec son gel coupant qui raidissait le pays dans sa pureté, ce gel vaincu par l'amollissement de la neige de cette nuit.

Hier, encore inoffensif... car hier, il n'était qu'à la veille de son départ, et une journée, pour peu qu'on sache l'occuper, la faire durer, une journée

de répit, permet de masquer l'inquiétante imminence de demain.

“Le train part à 14 h 34 !”, lui avait rappelé son père, en coinçant le billet dans la glace du trumeau de l'entrée. Après une discussion ombrageuse, Quentin avait obtenu de ne pas aller au collège de la journée, compte tenu de l'heure de son départ. Maigre consolation dont il se demandait maintenant si elle en était vraiment une. Était-ce le silence de la maison désertée qui rendait plus pénétrante encore la pointe d'angoisse qui l'avait réveillé bien avant l'heure ?

Son père, qui partait à l'aube, lui avait fait ses adieux la veille. De façon virile, avec une bourrade dans le dos.

Quant à Violette, avant de claquer la porte, elle lui avait lancé un “bonne chance” maladroit, accompagné d'un regard timide et solidaire à la fois, derrière ses petites lunettes. Il n'avait rien su lui répondre, mais il avait regretté de la voir disparaître avec son sac de collégienne beaucoup trop gros pour ses frêles épaules.

Si sa sœur l'avait accompagné, peut-être aurait-il eu moins peur... “La peur”, “la trouille”, “les jetons”, ces mots tressautaient en lui, comme des cailloux pointus que chaque mouvement de sa pensée agitait.

Comment employer les heures qui le séparaient du moment où il lui faudrait à son tour ramasser son sac et claquer la porte ?

Il repoussa son bol et se rendit dans le salon où la pénombre bleutée de la neige réduisait le piano à une lourde masse noire, tapie dans son coin.

“Surtout, n’oublie pas tes partitions !”, avait répété sa mère au téléphone la veille au soir. Pourquoi rabâcher des évidences... Agacé, il lui avait répondu sèchement qu’il savait ce qu’il avait à faire ; pour aussitôt se mordre la lèvre quand la voix au bout du fil s’était fêlée.

Il avait l’impression que tout le monde le poussait en avant, au bout du plongeoir, vers l’eau glacée... vers le piano à queue du concours d’entrée au Conservatoire national de Paris.

Brusquement, aujourd’hui, il ne savait plus d’où venait cette décision, ni qui l’avait prise à sa place. Car on l’avait bien prise à sa place, cette décision ! Et lui qui s’était laissé faire, lâchement...

Voilà, c’était exactement ça, il n’avait pas su dire non. Ni à son professeur de piano ni à ses parents quand on avait évoqué cette idée autour de lui, après son dernier succès à l’examen départemental : premier prix au conservatoire de Besançon dans la classe de piano.

Ça lui faisait une belle jambe... Et d’ailleurs, tout le monde s’en moquait bien, de ce succès, en particulier ses camarades de classe qui ignoraient jusqu’au nom des compositeurs dont il travaillait les œuvres trois heures par jour.

Pour tout dire, cette “spécialité” l’aurait d’ailleurs plutôt rendu impopulaire, puisqu’elle occupait

pratiquement tous ses loisirs et qu'elle le coupait de la plupart des occasions de rencontrer ses amis.

Maintenant, c'était trop tard. Et à cet instant où le silence le poussait vers le tabouret du piano, il ne lui restait plus qu'à jouer, et encore jouer.

“Surtout, d'ici à ton examen, ne pianote pas ! avait insisté M. Magloire, son professeur. Contentement de travailler la technique, ou de reprendre les passages que tu appréhendes. Mais avec méthode, tu entends, avec méthode !”

Les touches blanches accrochaient la lumière rasante et luisaient doucement. Comme il aimait cet alignement parfait, le rythme des touches noires mordant la blancheur des autres, deux puis trois, deux puis trois.

Il effleura les basses, piqua un *sol* aigu puis, faute de mieux, s'assit. Allez, il allait s'offrir le Scarlatti, la sonate en *mi* majeur qu'il connaissait comme s'il l'avait écrite lui-même. Cette sonate où il se sentait chez lui. Heureusement, c'est par elle que commençait le concours. Il pourrait s'y chauffer les doigts, s'y réconforter, avant d'attaquer la sonate de Beethoven.

Il attrapa la partition posée sur son sac et l'ouvrit.

Ses mains chaudes, affirmatives, dévalèrent le clavier en conquérantes, puis ses doigts déroulèrent la mélodie, comme une étoffe soyeuse et chatoyante. Par chance, il était dans un bon jour : ses mains lui obéissaient, fortes et souples, accueillant sa volonté jusqu'au bout de leurs ongles ras.

Finalement, peut-être que tout se passerait bien, peut-être qu’il emporterait avec lui cet état de paix et de maîtrise qui était le sien en cet instant ? Il suffirait de ne pas quitter Scarlatti, de le chanter tout bas jusqu’au moment où il monterait sur l’estrade... Il caressa la partition surchargée d’annotations, cornée, marquée de traces de doigts.

S’il n’y avait eu que le concours... Mais, en plus, il lui fallait dormir chez sa fausse grand-mère, rue du Rocher, quelle horreur, mais quelle poisse !

“Tu ne t’imagines tout de même pas que je vais te payer l’hôtel ! s’était écrié son père quand Quentin avait protesté. Alors que tu peux dormir à l’œil chez elle !”

Ce cynisme affiché était bien dans les manières de son père quand il évoquait la seconde épouse de son beau-père, cette belle-mère que la mère de Quentin avait subie dans sa jeunesse. Et Quentin ne l’en blâmait pas pour autant.

Mais ce n’était pas lui qui allait devoir supporter “la marâtre”, comme on l’appelait parfois dans la famille. Car les relations depuis tant d’années étaient si distendues que le mot de “grand-mère” n’évoquait pour personne sa traditionnelle image d’indulgence et de générosité. Rien à voir avec les “mamies” les “mémés” des copains. Rien, vraiment. Des rencontres protocolaires, dont la dernière devait bien remonter à quatre ans, à l’époque de l’enterrement du grand-père.

Quelques rares images, vite chassées, d'une dame en noir qui les avait sèchement embrassés, Violette et lui. Leur mère très raide, à côté du cercueil, le vrombissement de l'orgue, des mains gantées qu'il avait serrées après l'office dans un nuage de chuchotements, puis le retour en train. Voilà tout ce qu'il en restait.

Seul persistait pour Quentin le souvenir de sa mère dans le wagon du retour, un souvenir précis comme s'il avait appartenu à une époque plus récente. Tournée vers la fenêtre, silencieuse, son doux profil où tressaillait son œil fixé sur le défilement du paysage. De temps à autre, son père tapotait son genou en écartant les enfants inquiets de ce mutisme.

Et puis plus rien pendant quatre ans.

Jusqu'à ce que, deux mois auparavant, la mère de Quentin reçoive un coup de téléphone. "Elle est malade, très malade", avait-elle glissé à son mari en se rasseyant à table. Et depuis, sa mère montait à Paris régulièrement, pour s'installer au chevet de la vieille dame le temps du week-end.

À son retour, personne ne posait de vraies questions. "Ça va ?" tout au plus, quand elle déposait sa valise dans l'entrée et cherchait ses enfants à travers la maison sans même retirer son manteau. On la sentait si avide de les embrasser, de les serrer contre elle, de les bombarder de questions sur ce qui s'était passé pour eux en son absence... Si bien que Quentin, malgré ses quatorze ans, n'osait pas

contrarier son besoin de tout effacer en assouvissant “sa faim d’enfant”, comme elle disait.

Bien sûr, il arrivait qu’elle baisse la voix ou s’interrompe quand Quentin surprenait une conversation entre ses parents dans la cuisine. Elle s’en excusait en levant les yeux immédiatement vers lui, pour lui signifier qu’elle avait bien conscience que ce n’était pas très “gentil” de l’exclure, mais que c’était mieux ainsi.

À vrai dire, Quentin n’éprouvait pas de curiosité véritable à l’égard de ces événements lointains, sans incidence réelle sur sa vie. Après tout, elle n’était pas leur vraie grand-mère. Pourquoi sa mère se donnait-elle tant de mal pour cette étrangère glaciale ?

Jusqu’à cette décision abrupte de le loger rue du Rocher. Car on ne désignait jamais nommément la grand-mère ; elle était aussi “la rue du Rocher”.

“Mais tu seras là, au moins ?”, avait-il anxieusement demandé. Avant de répondre, sa mère avait ouvert le tiroir des couverts en se détournant. “Non, enfin, seulement au début. Ensuite, je profiterai de ta présence pour dîner avec Florence et Marc que je n’ai pas vus depuis une éternité...”

Quentin avait protesté : “Tu ne vas pas me laisser seul avec elle tout de même !”

Sa mère avait hésité, puis en serrant les lèvres, elle lui avait lancé avant de tourner les talons : “C’est ta grand-mère après tout !”

Et comme Quentin cherchait de l'aide du côté de son père, celui-ci s'était contenté de ricaner en haussant les épaules.